

Tania Soubry inspirée

Le festival se poursuit sur le mode de l'éclectisme

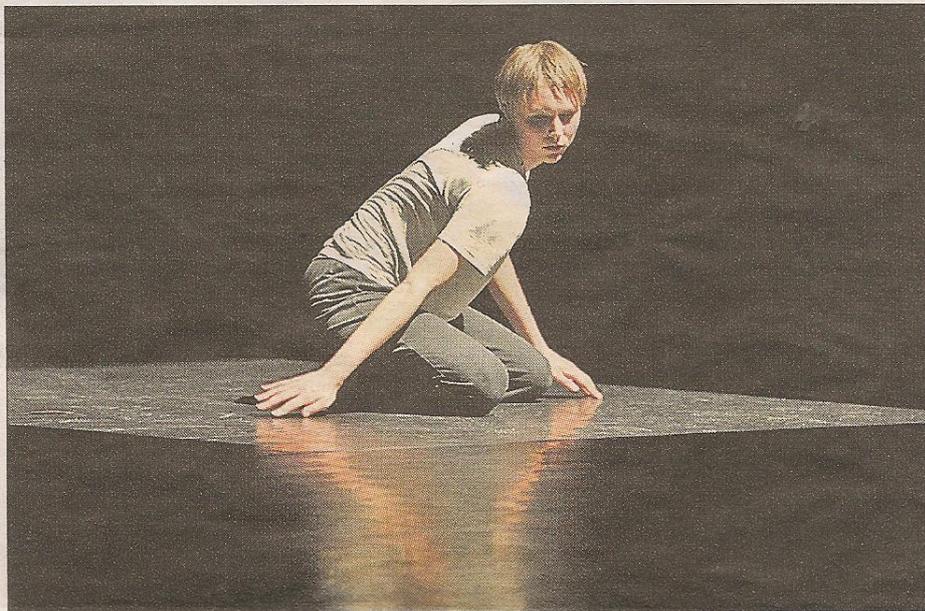
PAR MARIE-LAURE ROLLAND

Trois chorégraphies étaient à l'affiche du volume 2 du festival «Transfrontalier» mardi soir, festival qui s'achève avec un troisième volume ce soir. La jeune chorégraphe luxembourgeoise Tania Soubry a fait excellente figure aux côtés des propositions d'Aurore Gruel pour la France, et d'Aleksandra Janeva Imfeld pour la Croatie.

Pour le lecteur non averti, on rappellera brièvement que la spécificité du «Transfrontalier», qui s'inscrit dans la continuité du «Danz Festival Lëtzebuerg», est d'offrir une programmation mise sur pied conjointement par trois partenaires: le Trois C-L (L), le CCN-Ballet de Lorraine (F) et le Tala Dance Center (Cr).

Mardi soir, c'est surtout la proposition de Tania Soubry qui a retenu l'attention du public luxembourgeois. La jeune danseuse a présenté «Back to the Roots with Jimmy», un spectacle créé début janvier au Mierscher Kulturhaus, en pleine période de vacances scolaires. Autant dire que celui-ci était passé inaperçu. On ne peut que se féliciter qu'il ait été reprogrammé pour le Transfrontalier, donnant l'occasion à un plus large public de le découvrir (public du festival qui, il faut toutefois le noter, reste restreint, sans doute en raison de choix artistiques parfois difficiles à suivre pour une audience non avertie).

«Back to the Roots» évoque le cheminement intérieur d'un personnage. Tout d'abord perdu en lui-même, dans un état de grande confusion, il va progressivement trouver la sortie du tunnel pour se reconnecter au monde qui l'entoure. La pièce a été retravaillée depuis sa première à Mersch et a trouvé ici un bon format. Elle a été resserrée à une vingtaine de minutes, ce qui lui fait certainement



Tania Soubry a proposé un spectacle d'une belle exécution et d'une grande cohérence.

(PHOTO: MICHEL BRUMAT)

gagner en tension. Ce qui frappe avant tout dans cette chorégraphie est sa cohérence d'ensemble. La musique de Serge Tonnar, la création vidéo de Vera Weisgerber, le jeu de lumière de Karim Saoudi répondent en parfaite intelligence à la danse de Tania Soubry. Celle-ci évolue dans des carrés de lumière projetés au sol, en dialogue avec des projections vidéos à l'abstraction énigmatique et poétique à la fois. La musique électro-acoustique de Serge Tonnar, loin de mener la danse, est bien plutôt suggestive, impulsant une dynamique subtile mais efficace.

On peut observer que le langage gestuel de Tania Soubry est encore relativement restreint. Mais la danseuse est jeune et ses qualités sont réelles: vivacité, précision, expressivité caractérisent ses mouvements qui mobilisent l'ensemble du corps.

Sophistication

Les deux autres chorégraphies de la soirée n'ont pas manqué d'intérêt, dans des registres radicale-

ment opposés. La Croate Aleksandra Janeva Imfeld a ouvert la soirée en duo avec un musicien, Pistefo-Stefan Duym. Il est intéressant de noter que cette pièce, à l'instar de celle proposée par le Tala Dance Center pour le premier volume du festival samedi dernier, joue beaucoup sur l'absurde. Dans «Neem», celui-ci découle du décalage entre le discours de la danseuse et celui du musicien. Tous deux se développent de manière totalement autonome, sans le moindre point de rencontre. La danseuse, habillée en tenue de tous les jours - jupe droite entravant les mouvements de ses jambes, pull et baskets - se déplace sur un damier en testant différentes expressions selon la case où elle se trouve. Jouant de la guitare ou des touches d'une installation électro-acoustique, le musicien bricole dans son coin sa petite musique personnelle faite de sons familiers ou abstraits. Une chorégraphie du cloisonnement intéressante mais qui aurait gagné à être raccourcie.

Finalement, c'est Aurore Gruel qui a clos la soirée avec «Une chambre pour deux». La chorégraphe, en résidence au Dance Palace l'année passée, a une fois de plus décliné une réflexion qui se caractérise par sa sophistication et son esthétisme. Deux danseuses se rencontrent dans un espace où les lignes sont brouillées par des voiles ou des ombres. La chorégraphie débute de manière relativement zen, puis se charge au fil de son développement de multiples symboles et références. Parallèlement, la musique mêle évocations asiatiques, occidentales et méditerranéennes dans ce qui finit par se transformer en chaos inaudible. Un trop plein perturbant qui intellectualise cette chorégraphie fausement narrative, dont on peut se demander s'il était bien raisonnable de la programmer en fin de soirée.

Volume 3 du Transfrontalier, ce soir à 20 h au Studio du Grand Théâtre. Maja Drobac, Marie Cambois, Anne-Mareike Hess. Réservations: 47 08 95-1.